

Rhiannon Giddens

Autour du monde

27.09.26

Dimanche / Sonntag / Sunday

19:30

Grand Auditorium

Mercedes-Benz

UN CHEF-D'ŒUVRE D'HARMONIE.

L'harmonie ne se résume pas à l'équilibre.
C'est l'art de faire naître l'émotion à travers chaque détail,
pour transformer chaque trajet à bord de
votre Mercedes-Benz en un moment d'exception.

Bienvenue chez vous.



140 YEARS OF
INNOVATION

Rhiannon Giddens

Rhiannon Giddens banjo, fiddle, vocals

Niwel Tsumbu guitar, vocals

Jason Sypher double bass

Éamonn Cagney percussion

90'

FR Pour en savoir plus sur la musique américaine, ne manquez pas le livre consacré à ce sujet, édité par la Philharmonie et disponible gratuitement dans le Foyer.

DE Mehr über Musik und Musikszene Amerikas erfahren Sie in unserem Buch zum Thema, das kostenlos im Foyer erhältlich ist.



off-key:

/ɒf'ki:/ adverb

**When a phone
starts ringing
in the midst
of the second
movement...**

**Step off the beaten track
for one evening.
Put your mobile on silent when
you enter the Philharmonie.**

^{FR} La folk music américaine : plusieurs mondes en un seul genre

Régis Meyran

On réduit bien souvent la folk music américaine à un genre musical à la mode dans les années 1960 et 1970, incarné par des célébrités comme Bob Dylan ou Joan Baez. Pourtant, elle est bien plus que cela. La « folk music », étymologiquement, c'est la musique du peuple (« folk » vient de l'allemand « Volk ») : des airs et chansons d'une communauté, sans auteur identifié, qui se transmettent de génération en génération par tradition orale. Aux États-Unis, c'est la musique traditionnelle des Amérindiens, des Noirs et des différents migrants. Mais on parle aussi de folk music à propos des chansons de cow-boys, des chansons engagées des ouvriers anarchistes et communistes des années 1920. Puis après 1945, l'expression désigne une musique urbaine, encore bien représentée de nos jours. Bref, la folk music renvoie à plusieurs mondes musicaux qui constituent les racines de la culture américaine.

Une source d'inspiration pour les compositeurs du 19^e siècle

À la fin du 19^e siècle, avec l'industrialisation et la modernisation du pays, les élites culturelles voient la folk music comme un ensemble de survivances traditionnelles menacées de disparition, à conserver d'urgence. Influencés par les études européennes sur le folklore, des experts – compositeurs, critiques musicaux, universitaires – se mettent à l'écoute de la musique populaire rurale, qu'ils considéraient comme une manifestation pure et intacte de l'esprit américain, selon

eux non écrite par des professionnels et non corrompue par la civilisation. De nombreux compositeurs s'y intéressent au point d'intégrer, tout en les réarrangeant, des mélodies traditionnelles dans leurs œuvres. C'est le cas du plus célèbre d'entre eux, le Tchèque Antonín Dvořák, auteur de la *Symphonie « Du Nouveau Monde »* (1893), pour qui la musique américaine doit se fonder sur les « *mélodies nègres* ». Edward MacDowell s'inspire quant à lui des mélodies amérindiennes, et John Powell, un conservateur favorable à la ségrégation raciale et fondateur du club anglo-saxon américain, revendique l'usage des airs ruraux blancs.

Quand des ethnologues collectent la folk music

Sur le plan scientifique, des anthropologues créent l'American Folklore Society en 1888, une association qui a pour but de collecter ces musiques avant qu'elles ne disparaissent. C'est le début d'une véritable épopée : des dizaines de chercheurs vont sillonner les routes de l'Amérique profonde pour retranscrire les airs cajuns, irlandais, omaha, noirs... Avec l'invention du phonographe, appareil commercialisé dans les années 1890 permettant la gravure et la reproduction sonore sur des cylindres de métal, ces chercheurs se lancent dans les enregistrements de terrain. L'anthropologue et musicologue Frances Densmore a ainsi récolté plus de 2.500 chansons, comptines, musiques autochtones aujourd'hui conservées à la Bibliothèque du Congrès de Washington D.C. Élevée dans un climat progressiste, elle avait dès l'enfance été séduite par ces « *mélodies pures, sans tonalité ni harmonie* », déroutantes pour une Occidentale, faites de poèmes ésotériques ou bien d'onomatopées et de cris, accompagnées uniquement par des flûtes et tambours. Une photographie célèbre la représente en compagnie d'un chef amérindien pied-noir, écoutant l'enregistrement d'un cylindre phonographique.

La collecte de la folk music s'amplifie dans les années 1930, les enregistrements se faisant sur disque d'acétate et non plus de métal.



**Frances Densmore enregistrant le chef des Blackfoot en 1916
à la Smithsonian Institution**

Elle est désormais encouragée dans le cadre du New Deal :

en réaction à la dépression économique qui suit le crack boursier de 1929, l'administration Roosevelt lance un grand programme de réformes sociales mais aussi de mise en valeur de la culture populaire.

Des fonds sont alloués, au sein de la Resettlement administration, au travail de photographes documentaires comme Dorothea Lange, mais aussi pour l'enregistrement des musiques populaires, sous la direction du musicologue Charles Seeger, assisté de l'ethnomusicologue Sidney Robertson Cowell – celle-ci collecte les chants des paysans des Appalaches et des monts Ozarks.

Des cow-boys à la musique des petits fermiers blancs

Parallèlement, un musicologue marginal, John Lomax, réalise une œuvre prolifique. Né en 1867, issu du sous-prolétariat blanc, il grandit au Texas où il est impressionné enfant par les musiques rurales noires et blanches. Il est particulièrement fasciné par les chansons de cow-boys, ces hommes qui conduisent à cheval les troupeaux de bovins à travers les grandes plaines jusqu'aux abattoirs des villes industrielles du nord, qui ont existé entre 1860 et 1880, avant d'être remplacés par le train. Tout en exerçant divers métiers, il entreprend de collecter leurs chansons, inspirées des airs espagnols des *vaqueros* à l'époque de la Nouvelle-Espagne, intégrant également les musiques des différents migrants depuis la « ruée vers l'or » – valse, polka, scottish... Les recueils de ces chansons publiés par Lomax dès 1910 ont un immense succès, et contribuent à l'invention de l'imaginaire cinématographique des « cowboys chantants » comme Ken Maynard et à la mode des westerns, ainsi qu'à l'essor de l'industrie musicale, avec le succès des disques *hillbilly* (Sud-Est américain) et *western* (Sud-Ouest) dans les années 1920, deux genres qui se moderniseront et deviendront plus urbains avec la musique *country* dans les années 1940–1950.

Le blues et les musiques populaires noires

Le blues rural du sud, avant qu'il ne devienne une musique urbaine et électrique dans les grandes villes industrielles du nord, fait également partie de la famille des musiques folk. L'origine de ce genre profane issu de la tradition orale, opposé au gospel, joué dans les



“

You have our full attention

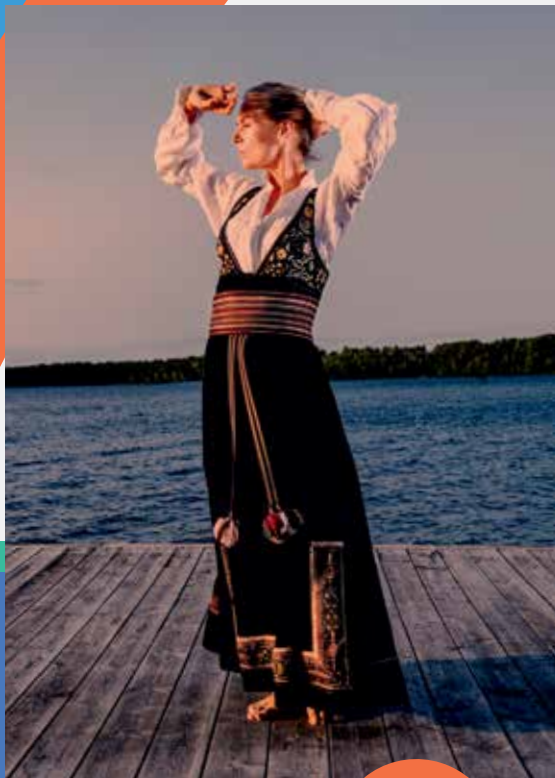
Marjorie Dreyer, Private Banking



SPUERKEESS
Private Banking

SPUERKEESS.LU/privatebanking

Rebekka Bakken



WORD

Folk • Musique du monde • Jazz

Cape

Centre des Arts
Pluriels Ettelbruck

+352 2681 2681
www.cape.lu

Mercredi
28.10.26
19:30



LE GOUVERNEMENT
DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG
MINISTÈRE DE LA CULTURE

Ettelbréck
CENTRE DES ARTS
PLURIELS

plantations, les tripots ou dans les rues des petites bourgades, décrivant avec ironie l'absurdité et l'âpreté de la vie des Noirs, reste une énigme musicologique. Ses interprètes ont puisé dans le genre liturgique et la musique des Blancs, mais en les réinterprétant, tout en les jouant sur un rythme ternaire bancal, ancêtre du swing. En ayant recours à une gamme pentatonique et à des *blue notes*, créant une ambivalence entre mode majeur et mineur, le genre emprunte de façon fragmentaire aux musiques de l'Afrique de l'Ouest, bien qu'en général les esclaves déportés étaient trop jeunes et éparpillés pour mémoriser un quelconque corpus africain. John Lomax et son jeune fils Alan en ont cherché les racines en sillonnant le Texas, la Louisiane, le Mississippi... à l'aide d'une Ford A, dont le coffre aménagé contenait un appareil de gravure de disques en aluminium, prêté par la Bibliothèque du Congrès.

Ils recueillirent ainsi spirituals, chants de travail, comptines, chansons mettant en scène des héros populaires ou mythiques.

Et encore des chants de prisonniers dans les pénitenciers, aidant notamment à sortir de prison et à faire connaître au grand public le bluesman Lead Belly, avec des chansons comme « *Midnight Special* », dans laquelle le passage, au loin, du train de minuit nourrit chez le détenu un imaginaire d'évasion.

La chanson engagée des ouvriers anarchistes

Un autre volet important de la folk music est celui des chansons composées par les travailleurs itinérants appelés « hobo », voyageant avec un baluchon à travers les États-Unis en empruntant



Lead Belly se produisant dans une école de New York

frauduleusement les wagons des trains de marchandises : ils composent des odes poétiques à la liberté et à l'aventure sur la route. Certains d'entre eux rejoignent un grand syndicat anarchiste, les Industrial Workers of the World (IWW). Antiracistes et féministes dès la fondation de l'organisation en 1905, les *wobblies*, comme on les surnomme familièrement, disposent de chansonniers qui défendent la liberté d'expression et la lutte des classes. Leur « petit livre rouge de la chanson » est distribué pour que ses *topic songs*, chanson à thème qui racontent l'histoire d'un événement social, soient entonnées lors des grandes grèves. Mais le gouvernement, qui trouve l'IWW trop subversif, utilise fallacieusement la loi anti-espionnage pendant la Première Guerre mondiale pour le réprimer, et il en sort très affaibli. Leur compositeur le plus célèbre, Joe Hill, est condamné sans preuves pour meurtre à Salt Lake City et exécuté en 1915. Les chansons des *wobblies*, qui prônent la révolte des opprimés contre l'injustice, font désormais partie du patrimoine de la folk music.

Woody Guthrie, le Oakie chantant

La folk music des différents migrants était déjà commercialisée dans les années 1930, mais sur un créneau de niche. Les choses changent avec le succès de Woody Guthrie, la première vedette du genre, dans les années 1940. Petit fermier blanc venu de l'Oklahoma, il a laissé femme et enfants pour suivre nombre de ses semblables sur les routes. C'est l'époque de la Grande Dépression et des tempêtes de poussière qui ravagent les récoltes, plongeant de nombreux paysans dans la misère. Après avoir vécu de menus travaux et chanté contre quelque pitance, Guthrie échoue en Californie, comme les autres « Oakies », où la plupart s'entassaient dans des camps de fortune et subissaient diverses discriminations. Alors qu'il anime une émission de radio où il fait entendre les airs traditionnels, dits *old-timers*, de l'Amérique profonde, il rédige un long reportage sur la condition des Oakies pour la presse et se politise. Désormais proche du parti

communiste américain qui veut toucher les masses par la folk music, il se produit dans les salles de spectacle, muni de sa guitare sur laquelle il a gravé « This machine kills fascists », et enregistre ses premiers disques. Il y reprend le répertoire folk noir et blanc, tout en composant ses propres chansons engagées. Comme « *This Land is Your Land* » (1940), véritable monument de la culture américaine : écrite en hommage aux différentes populations qui ont immigré, la chanson est encore aujourd'hui enseignée à l'école et régulièrement interprétée lors des cérémonies politiques et culturelles.

Les deux folk revivals

Après la Seconde Guerre mondiale, un mouvement dit de *folk revival* se développe parmi les artistes et intellectuels urbains dans le quartier de Greenwich Village à New York. Pete Seeger, fils du célèbre musicologue, qui a étudié les archives sonores de la Bibliothèque du Congrès, en est un des chefs de file. Compagnon de route des communistes américains, antifasciste et engagé contre la ségrégation raciale, il invente les *hootenannies*, ces soirées où on chante et on danse tout en discutant politique. Il est membre fondateur, avec Lee Hays, du groupe folk militant The Almanac Singers, puis des Weavers, une formation qui touchera un plus large public. Seeger devient mondialement connu en reprenant des chansons traditionnelles dont il réécrit les paroles, comme « *If I Had a Hammer* » et « *Where Are All the Flowers Gone ?* ». Mais la chasse aux sorcières du sénateur McCarthy met fin à ses activités et à tout le mouvement au début des années 1950. Alan Lomax, également visé car très engagé dans la promotion d'artistes noirs comme blancs, s'exile en Europe. Un second *revival* apparaît à la fin des années 1950, grâce à des érudits fantasques et libertaires comme Harry Smith qui réédite de vieux disques oubliés du patrimoine folk, accompagnés de riches annotations. Ou encore Izzy Young, propriétaire du Folklore center, où la jeunesse engagée se réunit pour écouter des disques. La folk music,



Joan Baez interprétant « We Shall Overcome » en 1963 à Washington D.C.

dont les adeptes militent pour les droits civiques et contre la guerre au Vietnam, connaît alors son apogée : c'est le succès de Barbara Dane, Phil Ochs, Odetta, Dave Van Ronk... et surtout de Bob Dylan, avec « *Blowing in the Wind* » et Joan Baez, avec « *We Shall Overcome* » (une chanson de syndicalistes qui devient l'hymne de la lutte contre la ségrégation raciale), deux véritables stars qui orientent la folk music dans une direction plus intimiste et moins politique, en la fusionnant avec le rock. Depuis, ce genre continue à irriguer à différents degrés les musiques américaines, et il est revendiqué par un grand nombre d'artistes actuels, comme Bruce Spingsteen ou Taylor Swift.

Régis Meyran est anthropologue, docteur associé à l'École pratique des hautes études (laboratoire Groupe Sociétés Religions Laïcités) et journaliste. Il a notamment publié La folk music américaine, de la contre-culture à l'entertainment (Le Mot et le reste, 2025).



**Philharmonie
Luxembourg**

Piick.Mix. Save. Repeat.

With «Pick & Mix», choose 4 or more concerts from a large selection and enjoy attractive discounts. It's your season, your way.

#UnTourbillonDEmotions



^{DE} Die Klanggeschichte Amerikas - aus globaler Perspektive

Rhiannon Giddens

Stefan Franzen

Es ist heilsam für Geist und Seele, sich mit einer Musikerin zu beschäftigen, die ein so ganz anderes Bild von den Vereinigten Staaten vermittelt als es deren Herrscher gerade tun – eines der globalen Vernetzung und der humanistischen Grundhaltung. In den Klängen von Rhiannon Giddens begegnet man einem Amerika, das die Geschichte der gemeinsamen Erblinien seiner verschiedenen Bevölkerungsgruppen klanglich erforscht, sie neu lebendig werden lässt und alle Facetten gleichberechtigt zum Zuge kommen lässt. 2015 sagte sie den auch heute erst recht gültigen Satz: *«Die Folkbewegung muss wiedererstarken, denn sie ist ein Ventil für die Menschen, über das zu sprechen, was gerade abgeht.»*

Sie zählt zu den 25 einflussreichsten Musikerinnen unseres Jahrhunderts – so sieht es das Ranking des Hörfunknetzwerks NPR. Und tatsächlich sind die Aktivitäten von Rhiannon Giddens breit gestreut: Als Sängerin, Banjospielerin und Geigerin ist die Frau aus North Carolina im Blues und Bluegrass, im Jazz, Soul, im amerikanischen, italienischen, afrikanischen Folk, und sogar in der Oper und im Ballett zuhause. Solo, im Duo, mit Band oder als neue kreative Leiterin von Yo-Yo Mas Silkroad Ensemble: Giddens erforscht und erzählt Klanggeschichte aus einer globalen Perspektive.

Ein Blick auf ihre Herkunft: Giddens wächst gemischtrassig auf, ihre Mutter ist Nachfahrin von Afroamerikanern und der Native-Tribes Occaneechi, Seminole und Lumbee, ihr Vater ist Weißer.

Die Piedmont Region im US-Bundesstaat North Carolina, wo sie groß wird, gilt als Hochburg von Blues und Old-time Music, der von Fiddle, Banjo, Mandoline und Tanz geprägten Folkmusik. Die steht anfangs gar nicht im Brennpunkt ihres eigenen Lebens: Zwar hört sie in die Blues- und Bluegrass-Plattensammlung ihrer Großeltern rein, aber viel mehr folgt sie als Kind der Vorliebe der Mama für klassische Rockwerke, breit gefächert von Queen bis Sting. *«Erst auf dem College habe ich mir die traditionellen Sachen richtig erschlossen. Und da habe ich gemerkt: Der europäische Einfluss auf die amerikanische Musik ist prima dokumentiert. Von den schwarzen String Bands kann man das gar nicht behaupten.»* Ihre Mission wird es, diese vergessene Linie aufzuarbeiten und wieder zur Geltung zu bringen.

Nachdem sie am Oberlin College Operngesang studiert hat, tummelt sie sich zunächst in einer Bandszene, die sich vor allem keltischer Musik verschreibt. Dort lernt sie den Multiinstrumentalisten Dom Flemons kennen und formt die Sankofa Strings, die ein Spektrum afroamerikanischer Musikrichtungen präsentieren: Country und klassischer Blues, früher Jazz, afrikanische und karibische Lieder, auch das Repertoire der Minstrel Shows, jene Theaterdarbietungen, in denen Weiße durch das sogenannte «Blackfacing» Schwarze abfällig parodierten. Bei den Sankofa Strings kann Giddens bereits all ihre Talente ausspielen, sie ist für Gesang, Geige und fünfsaitiges Banjo zuständig.

Das Banjo ist ihr Hauptinstrument, und seine spannende Geschichte zu erzählen, ist ihr ein zentrales Anliegen.

Seine Vorfahren lassen sich bis in die Zeit der alten Ägypter zurückführen, und bei den Griots, den westafrikanischen Geschichtenerzählern, wurde es schon vor 800 Jahren als Spießblaute Ngoni als Begleitung für Lobgesänge auf Könige und Krieger eingesetzt. Mit den Sklavenschiffen kam es dann als Banjar über den Senegal in die Karibik und die USA, machte eine Metamorphose von der Fertigung aus Kalebasse oder Holz zur heutigen Metallbauweise durch. Das afrikanische Erbe hallt in Giddens' Programm «Early Banjo Music» kräftig nach. Zentrales Werkzeug ist das Banjo auch während ihres Songwritings: *«Die Licks und die Akkordstruktur, der Groove wird anderes, wenn du auf dem Banjo schreibst statt auf der Gitarre»*, so ihre Erfahrung. All die, die das Banjo gerne verniedlichen, es so gerne zum Witzobjekt machen, bei Rhiannon Giddens verstummen sie schnell.

2005 gehen die Sankofa Strings in die Carolina Chocolate Drops über, die es schließlich bis ins Vorprogramm von Bob Dylan schaffen. Mit Alben wie «Genuine Negro Jig» oder «Leaving Eden» erregt diese Band auch internationale Aufmerksamkeit. Ein besonderer Glücksfall ist hier das Zusammenspiel von Giddens mit Leyla McCalla. Die Kollegin spielt ebenfalls Banjo, vor allem aber Cello und sie greift auf das Liedgut ihrer haitischen Vorfahren und der französisch geprägten Cajun-Kultur Louisianas zurück. So bereichern Giddens und McCalla die vielschichtige Arbeit der Caroline Chocolate Drops, die den Grundstock für beider Solokarriere bildet.

In diese Solokarriere taucht Rhiannon Giddens ab 2015 ein.



Rhiannon Giddens, Foto: Karen Cox

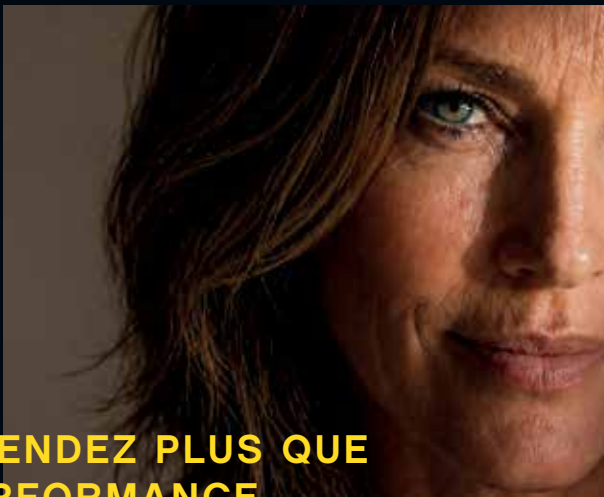
Wichtiger Auslöser dafür ist der Produzent T-Bone Burnett: Er holt sie für das Projekt «Another Day, Another Time» ins Boot, Aufnahmen, die von der Musik im Film *Inside Llewyn Davis* des regieführenden Brüderpaars Joel und Ethan Coen inspiriert sind. Giddens interpretiert eine explosive und seelenerschütternde Version von «Water Boy», ursprünglich von der Sängerin und Bürgerrechtsaktivistin Odetta gesungen.

Und kurze Zeit später steht sie, wiederum unter Burnetts Führung, am Mikro und nimmt ihr erstes Soloalbum «Tomorrow Is My Turn» auf: Es ist eine Hommage an die mutigen Frauen im Blues, Country, Folk

und Jazz, von Sister Rosetta Tharpe über Nina Simone bis Dolly Parton. Giddens zeigt hier, wie wandelbar und vielgestaltig ihre Vocals in den Cover-Versionen sind: *«Meine eigene Stimme soll erkennbar bleiben, ich suche mir in jedem Song eine Aussage, die ich aus meiner eigenen Erfahrung nachvollziehen kann. Es war mir ein Anliegen, auf meinem Debüt zu zeigen, dass ich von Musikerinnen der verschiedensten gesellschaftlichen Schichten beeinflusst bin. Denn wenn du einen der Fäden der amerikanischen Musik rausziehst, dann kollabiert sie! Alles hängt zusammen. Der Country-Sänger Jimmy Rodgers hat den Blues gesungen, und Blues-Men haben auch Country gemacht. Die Trennlinien, die Kategorisierungen, die haben nur die Plattenfirmen zwecks Kommerzialisierung vorgenommen.»*

Ganz im Zeichen ihres Teamworks mit ihrem damaligen italienischen Partner Francesco Turrisi steht das nächste Kapitel ihrer Karriere: Turrisi ist ein Allrounder, der viele Instrumente vom Klavier übers Akkordeon bis hin zu verschiedenen Lauteninstrumenten und zur Rahmentrommel beherrscht. Er bringt eine globale Musikperspektive in ihre Arbeit ein. Von der zweiten Heimat Irland aus produziert das Paar zwei Alben, auf denen es die Verbindungen arabischer und afrikanischer Klänge zwischen den Volkstraditionen der USA und Europa, insbesondere Italiens unter die Lupe nimmt. Das erstaunliche Spektrum reicht dabei bis in die Welt der Spirituals und zu Arien von Claudio Monteverdi und Gian Carlo Menotti.

In den 2020ern bricht diese erstaunliche, vielleicht globalste Sängerin der USA unserer Zeit zu noch spannenderen Ufern auf.



**VOUS ATTENDEZ PLUS QUE
DE LA PERFORMANCE.
NOUS INVESTISSONS DANS
CE QUI COMPTE POUR VOUS.**

La banque privée qui vous aide
à construire votre héritage.

DÉCOUVREZ
NOTRE COMMUNAUTÉ



**Discover
and download
our new app now!**



**The
Philharmonie
at your
fingertips**

Sie greift dafür auf ihre klassische Ausbildung zurück, doch sie tut dies durch ihren ganz eigenen Filter der afro-amerikanischen Geschichte. Mit «Omar» hat sie zusammen mit dem Komponisten Michael Abels eine ganz erstaunliche Oper über die Lebensgeschichte des vor 150 Jahren verstorbenen Senegalesen Omar Ibn Said geschrieben. Dieser muslimische Gelehrte wurde nach Amerika verschleppt und schrieb in der Sklaverei auf Arabisch eine Autobiographie. Sie diente Giddens, dem Schicksal Millionen deportierter Schwarzer eine individuelle Stimme zu geben. Giddens' und Abels' Werk erhält für diesen mutigen Ansatz den Pulitzer-Preis. Auf faszinierende Weise taucht Giddens als Komponistin auch ins Ballett-Fach ein: Zum Zentrum macht sie in «Black Lucy And The Bard» Shakespeares Sonette an die «Dark Lady» – allerdings in der Lesart der Dichterin Caroline Randall Williams, die die Originale einer Wandlung unterzogen hat: als Poesie an eine afrikanische Frau.

Der erstaunlichste Schritt in Rhiannon Giddens vielschichtiger Laufbahn dürfte ihre Ernennung zur künstlerischen Direktorin des Silkroad Ensembles sein. Niemand geringerer als der Gründer selbst, der Cellist Yo-Yo Ma, hat ihr 2020 nach 22 Jahren die Leitung über diese einzigartige weltumspannende Formation übertragen, die Begegnungen von Künstlerinnen und Künstlern aus verschiedenen Erdteilen ermöglicht. Giddens hat frische Gesichter für dieses neue Kapitel des Seidenstraßen-Projekts eingeladen und mit ihnen ein ungewöhnliches Repertoire entwickelt. In «American Railroad» erzählt sie vom Bau des amerikanischen Eisenbahnnetzes aus der Sicht afrikanischer, irischer und chinesischer Einwanderer, die als Arbeitskräfte an den Schienen eingesetzt wurden. Damit zeigt sie, wie die USA auch bei der Entwicklung des Verkehrsnetzes vom Atlantik zum Pazifik von heute oft leicht übersehenen kulturellen Strängen geprägt wurden. In ihrem Programm «Sanctuary» führt sie vor Ohren, wie Musik in Zeiten von Aufruhr, Umwälzungen, Verlust und Trauer stets ein Anker für den Zusammenhalt von

Gemeinschaften sein konnte. Lieder, in denen der rituelle und der Trance erzeugende Aspekt, in denen Stille und Heilung eine große Rolle spielen, stehen dabei im Mittelpunkt. Sie decken von den Gesängen der schwarzen marokkanischen Minderheit, der Gnawa, über die süditalienische Tarantella bis zu amerikanischen Folktraditionen ein immenses geographisches Spektrum ab.

In die Philharmonie Luxembourg kommt Rhiannon Giddens mit einer Quartettbesetzung, die Elemente aus all ihren Programmen bündelt und verdichtet. An der Geige findet sich ihr langjähriger Kollege Justin Robinson, der auch Mitglied bei den Sankofa Strings und während der Frühphase der Carolina Chocolate Drops war und mit ihr das kulturelle Erbe von North Carolina teilt. Eine besondere Geschichte hat der Gitarrist Niwel Tsumbu, der zwischen Zentralafrika und der keltischen Welt vermittelt: *«Er ist phänomenal darin, seine kongolesischen Wurzeln mit irischen Zutaten wie einem Jig zu koppeln. So ein fantastischer Improviser!»,* schwärmt Giddens. Jason Sypher komplettiert das Quartett, am Bass wechselt er flexibel zwischen den Sphären von Folk und Jazz, spielt sein Instrument mitunter auch einmal fast wie ein Banjo oder eine Fiddle.

Die Vision des «anderen Amerikas» – seit George Bush Junior muss sie immer wieder als Gegenströmung zur politischen Macht bemüht werden, und sie hatte wohl leider noch nie einen so utopischen Charakter wie 2026. Rhiannon Giddens' Musik ist ein lauter Ruf nach dieser Utopie, mag sie sich im Moment auch auf einen sehr fernen Horizont richten. Als Künstlerin, die zwischen Irland und Amerika pendelt, bezieht sie Hoffnung aus dem Blick auf die erste Heimat aus der Distanz: *«In dem Maße, in dem ich Einflüssen und Nachrichten aus aller Welt ausgesetzt war, habe ich mehr und mehr darüber gelernt, was der Hintergrund der Menschen war, die nach Amerika kamen. Ich habe gelernt, dass sich Amerika buchstäblich aus der ganzen Welt zusammensetzt. Eine Vorstellung, die sich da drüben*

nicht durchgesetzt hat. Immer noch glauben eine Menge Leute dort, weiße, angelsächsische Protestanten hätten das Land geschaffen. Man ist sich heute nicht mal mehr bewusst, welche unglaubliche Zahl an deutschen Auswanderern rüberkam, so viele, dass eine Zeit lang nicht klar war, ob Englisch oder Deutsch die Landessprache werden würde. Von den Afrikanern und den Natives und den anderen Europäern gar nicht zu reden. Das steckt auch alles in der Musik und muss noch entdeckt und herausgearbeitet werden. Das macht mich neugierig.» Und sie schließt mit einem fast demütigen Satz: «Wir Amerikaner sind keine einzigartigen und herausragenden Leute. Wir sind ein Mix, wie die Menschen überall anders auch!»

Stefan Franzen wurde 1968 in Offenburg/Deutschland geboren. Nach einem Studium der Musikwissenschaft und Germanistik ist er seit Mitte der 1990er Jahre als freier Journalist mit einem Schwerpunkt bei Weltmusik und «Artverwandtem» für Tageszeitungen und Fachzeitschriften sowie öffentlich-rechtliche Rundfunkanstalten tätig.



Fondation
EME

**ET SI LA MUSIQUE
POUVAIT AIDER
ENCORE PLUS?**

Faire un don



**La Fondation EME
crée du lien là où
il est essentiel.**

Rejoignez le mouvement.
www.fondation-eme.lu

Interprètes

Biographies

Rhiannon Giddens banjo, fiddle, vocals

EN Rhiannon Giddens has made a singular, iconic career out of disseminating her brand of folk music, with its miles-deep historical roots and contemporary sensibilities. A two-time Grammy Award-winning singer and multi-instrumentalist, MacArthur Fellowship recipient, Pulitzer Prize winner, and composer of opera, ballet, and film, she has centred her work around the mission of lifting up people whose contributions to American musical history had previously been overlooked or erased, and advocating for a more accurate understanding of the country's musical origins through art. She has released three albums under her own name and two in collaboration with Italian multi-instrumentalist Francesco Turrisi, all on Nonesuch Records. Her most recent album, «What Did the Blackbird Say to the Crow», with Justin Robinson, was released in April 2025. A founding member of the Black string band Carolina Chocolate Drops and the all-female banjo supergroup Our Native Daughters, she is as much a curator as a creator. She is the current Artistic Director of the Yo-Yo Ma-founded Silkroad Ensemble, with which she released «American Railroad» in November 2024. She also hosts a TV show on PBS, *My Music with Rhiannon Giddens*, and has hosted two podcasts (*Aria Code* from New York City's NPR affiliate station WQXR and *American Railroad* from Silkroad). Rhiannon Giddens has published two children's books, and wrote and performed music for the soundtrack of *Red Dead Redemption II*, one of the best-selling video games of all time. She was a music consultant

Rhiannon Giddens photo: Karen Cox



for 2025's landmark film *Sinners*, and appeared as a recurring cast member on ABC's hit drama *Nashville* and as a music history expert on Ken Burns' *Country Music* series on PBS. In 2025, she launched her own music festival in Durham (North Carolina), called Biscuits & Banjos, to celebrate Black culture outside the mainstream, and in 2026 she turned that initiative into a foundation to house her mission-based work, the Biscuits and Banjos Foundation.

Jason Sypher double bass

EN Jason Sypher is a multifaceted bassist who has had a varied career as an interpreter of folk styles and jazz, a creative force on the bass who can bow on the instrument like a fiddler, pluck like an old-time banjo or just drive a tune into bedrock. Originally studying jazz in San Francisco and Oregon, he moved to New Orleans and immersed himself in blues, Cajun, jazz and zydeco, creating his style and sound up from the streets to the clubs. Within a few years he was recording and performing with legends Irma Thomas, Clifton Chenier Jr, Little Freddie King, Kermit Ruffins and Clarence Gatemouth Brown. He has lived in the mountains of North Carolina and on the canals of Amsterdam. He performed and recorded with Leon Redbone, Howard Fishman, Mike Compton, I Draw Slow, Susan McKeown and The Sweetback Sisters. He toured twice with the Irish supergroup Lunasa who introduced him to Japan. In the fall of 2014, he began playing with Rhiannon Giddens. Over the past several years he has anchored the many iterations of Rhiannon's musical endeavours from large electric bands to intimate acoustic trios. He resides in New York City and Japan, where he continues to be a session player and performer.

Niwel Tsumbu guitar, vocals

EN Niwel Tsumbu is a guitarist and singer who grew up with the hip-swinging Soukous music from the Democratic Republic of the Congo. Strongly influenced by guitarists such as Paco de Lucía, Luambo Makiadi, Baden Powell and Joe Pass, he has amalgamated these different styles and blurred the boundaries of African, classical, and jazz music with his virtuosity and passion.

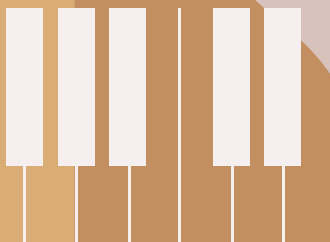
Éamonn Cagney percussion

EN Performer, composer and teacher Éamonn Cagney is a resident percussion tutor at The Irish World Academy of Music and Dance, University of Limerick. He is a BA honours graduate in Irish Folklore and Irish. He worked with the Heritage Council's Heritage in Schools initiative 2004–2010 in Irish Folklore. Playing djembe, conga, cajon, udu drums, handpan, bodhrán, drum kit and a huge range of percussion instruments, his rhythm-based music permeates his two original albums, «Convergence» (2011) and «Enchantment» (2016), his percussion ensemble RITHIM, his work with Congolese guitarist Niwel Tsumbu, as well as his numerous collaborations, including over the last twenty years with Rhiannon Giddens, Niwel Tsumbu, Mel Mercier, Martin Tourish (Altan), Nava, Enda Scahill (We Banjo 3), Music Generation, The Irish World Academy of Music and Dance, Míchéal Ó Súilleabháin, Lisa O'Neill, Karen Casey, Kenneth Edge, Afel Bocoum, Micheal Buckley and many others.

“ L'ENTHOUSIASME
EST CONTAGIEUX,
LA MUSIQUE MÉRITE
NOTRE SOUTIEN. ”

Partenaire de confiance depuis de nombreuses années,
nous continuons à soutenir nos institutions culturelles,
afin d'offrir la culture au plus grand nombre.

www.banquedeluxembourg.com/rse



Prochain concert du cycle
Nächstes Konzert in der Reihe
Next concert in the series

Festival atlântico | Djavan

50 years: The Greatest Hits

08.10.26

Jeudi / Donnerstag / Thursday

Djavan guitar, vocals

Paulo Calasans, Renato Fonseca keyboards

Torcuato Mariano guitar

Marcelo Martins saxophone

Jessé Sadoc trumpet

Rafael Rocha trombone

Felipe Alves drums

Autour du monde

19:30

90'

Grand Auditorium

Tickets: 26 / 42 / 56 / 68 € / **Pilhil30**

www.philharmonie.lu

La plupart des programmes du soir de la Philharmonie sont disponibles avant chaque concert en version PDF sur le site www.philharmonie.lu

Die meisten Abendprogramme der Philharmonie finden Sie schon vor dem jeweiligen Konzert als Web-PDF unter www.philharmonie.lu

Follow us on social media:

 @philharmonie_lux

 @philharmonie

 @philharmonie_lux

 @philharmonielux

 @philharmonie-luxembourg

Impressum

© Établissement public Salle de Concerts Grande-Duchesse Joséphine-Charlotte 2026
Pierre Ahlborn, Président

Responsable de la publication Stephan Gehmacher, Directeur général
Matthew Studdert-Kennedy, Head of Artistic Planning

Rédaction Charlotte Brouard-Tartarin, Amaryllis Coiffet, Daniela Zora Marxen,
Dr. Tatjana Mehner, Anne Payot-Le Nabour

Design NB Studio, London

Imprimé par Print Solutions

Sous réserve de modifications. Tous droits réservés /
Änderungen und Irrtümer sowie alle Rechte vorbehalten

